

L'incroyable revirement

Ce journal personnel qui paraît à la Nouvelle Revue Française marque bien dans la carrière de M. André Gide un incroyable revirement. Peut-être ai-je été le premier à signaler la chose. J'ai besoin d'y revenir pour en signaler encore l'étonnante grossièreté, la merveilleuse épaisseur, qui va croissant, du reste, de mois en mois.

M. Gide a toujours réclamé le droit de se contredire. Plus exactement, le droit de suivre des directions différentes, pour mieux embrasser la vie multiple et la complexe pensée des hommes. Dans toutes ses variations, il lui plaisait de garder cependant beaucoup de nuances. Il voulait se garder libre. Son unique désir semblait d'assurer à l'art littéraire une entière disposition de ses moyens. Que, dans cet état d'esprit, il se fût déjà montré versatile, sarcastique, et même malintentionné, c'est ce qu'avaient déjà aperçu — je me résous à l'admettre — de bons yeux. Mais longtemps avaient dominé chez lui la mesure et la bonne foi, et même la sympathie, une charité. En tout cas, la dignité du ton. Passant d'une opinion à l'autre, il expliquait sa démarche. S'il ne la mollissait pas toujours très complètement, il l'entourait, il l'ouïlait, il la rendait plausible. L'étrange, à présent, c'est ce langage abrupt, cette prose sommaire et tranchante. Voilà M. Gide en train d'affirmer et de croire. Et quelle assurance ! Et quelle soudaine vulgarité, non pas des mots, qui n'importent guère, mais du tour, des pensées elles-mêmes ! C'est cela l'incroyable revirement. J'en suis obahi.

Au début de ce nouveau cahier (du 1^{er} septembre) quelques fragments toutefois où l'on retrouve l'ancien Gide. Celui qui comprenait que l'on ne pensât pas comme lui. Celui qui savait découvrir, sous la limpidité de sa phrase toujours un peu courte et privée de chant, un fond sensible et délicat. Celui qui n'avait rien trouvé de certain au monde pour lui-même, mais qui n'imaginait pas facilement que les certitudes des autres fussent souillées par un intérêt égoïste ou improvisées par leur sottise et leur passion. Je tiens à citer l'un au moins de ces souvenirs du Gide de la Porte étroite et de la Symphonie pastorale. Par exemple : « La crainte d'amointrir la joie d'autrui..... me paralyse. Si j'ai conscience de pouvoir ajouter à la joie, je bats mon plein. » (Encore ai-je dû supprimer, pour me laisser tout mon plaisir, certaine petite incidente — quand je ne suis plus en parfaite humeur — où perce un nihilisme d'enfant gâté.)

Mais : « Ils appellent persécutions la défense faite aux prêtres de malaxer les cerveaux des enfants. » Cela n'est pas dit du café du Commerce. Cela est, hélas ! signé André Gide. Attendez. Je reproduis le passage tout entier, par prudence : « Les persécutions ont toujours été (ou presque ?) jusqu'à présent, au nom d'une religion. Que la libre pensée à son tour persécute, la religion trouve cela monstrueux. Mais peut-on vraiment dire qu'il y ait persécution ? J'ai toujours quelque peine à accepter pour vrai ce qu'on a tant d'intérêt à nous faire croire. Les premiers témoignages de cette réunion (du Comité d'études sociales et politiques) contredisent en plein les premiers ; et les premiers ne sont que des oui-dire. Mais ils appellent persécutions la défense faite aux prêtres de malaxer les cerveaux des enfants. C'est bien qu'ils savent qu'on ne peut effacer la première empreinte jamais, ou qu'avec le plus grand effort et dont un bien petit nombre est capable. Quoi de plus creux, de plus bêtement sonore, que la phrase par laquelle le R. P. de J... termine sa déclaration ? Il existe des principes immuables sur lesquels je doute n'est pas permis. L'humanité ne progresse et ne peut progresser sans bousculer un peu ces excellentes âmes. » O mânes de Diderot et de Paul-Louis Courier !

cellentes âmes. » O mânes de Diderot et de Paul-Louis Courier !

Quelques pages plus loin, mieux encore, de toutes manières, forme et fond. M. André Gide commence par déclarer que « tout est sophisme et mauvaise foi chez Massis ». Ce qui n'est pas vrai, bien entendu ; ce qui devrait du moins être un peu soutenu et nourri, pour permettre, même à un adversaire de Gide, de s'y arrêter un instant ; à défaut de l'essai d'une preuve, un mouvement, je ne sais, quelque chose de plein et d'ardent ; non pas cette plate assertion. Surtout pas cette prodigieuse généralisation, digne d'Homais (sous la plume de quel Gide déchu !) : « Massis ne se rend-il même pas compte de ses propres tricheries et celles-ci sont-elles tout naturellement partie de l'appareil de sa croyance ? Combien cet usage aisé de l'erreur m'avertit contre une religion qui l'encourage ! » Car enfin, au lieu de Massis, imaginez un catholique coupable en effet, dans ses critiques de Gide, des torts que Gide dénonce. Qu'est-ce qui autorise M. Gide à conclure que c'est sa religion, que c'est le catholicisme, qui encourage, dans ses tricheries, cet homme de mauvaise foi ? Que cela est bas ! Et que cela est bête ! Pour user du vocabulaire dont M. Gide nous donne l'exemple aujourd'hui...

Charles Du Bos, Gabriel Marcel, Henri Ghéon, je pense à vous, qui êtes des catholiques pénétrés, et à la tristesse que vous devez sentir, vous qui avez tant admiré Gide. Frivole et morose, dans ce journal, téméraire et arrogant, et mesquinement jaloux de Barrès, comme il se diminue !

Eugène Marsan.